

QUELQUES VASES IBÉRIQUES INÉDITS (Musée Municipal de Barcelone et Musée du Louvre), par M. Pierre Paris.



J'AI EU souvent l'occasion de me plaindre, en étudiant le premier les produits de la céramique que j'ai appelée ibérique, de l'état d'émiettement vraiment lamentable où se trouvaient les documents proposés à mon examen. C'est à peine si, dans le chapitre que j'ai consacré aux vases peints de cette série dans mon *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, j'ai pu en citer une vingtaine d'à peu près intacts; encore, sauf une ou deux exceptions, ne sont-ils pas des plus importants. La riche collection réunie dans les fouilles d'Elche, et publiée par mon collaborateur M. Albertini, n'est qu'une collection de tessons, où n'apparaît que rarement une image complète, et je ne crois pas que M. Louis Siret, à Villaricos et dans les autres stations qu'il a explorées, ni le R. P. Furgus à Orihuela, ni les explorateurs de Numance, aient été beaucoup plus favorisés que nous.

Aussi doit-on attacher un prix exceptionnel à la découverte qui eut lieu, il y a très peu d'années, à Archena, et qui fit connaître à quelques privilégiés une série de vases dont plusieurs étaient bien conservés, et complets. Le lot est maintenant dispersé, et c'est grand dommage.

Du moins, le Musée Municipal de Barcelone a eu l'heureuse fortune d'avoir pu en recueillir, grâce à notre excellent ami M. Antonio Vives, deux importantes épaves, et le Musée du Louvre a aussi acheté un vase, à titre de spécimen, des mains même de celui qui prétend avoir fait la découverte, ou qui du moins l'a colportée.

L'*Institut d'Estudis Catalans* a bien voulu me demander de publier les deux vases du Musée Municipal, en y joignant une urne de la même famille tout récemment exhumée aux environs de Figueras. Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'accéder à une si honorable requête, et de prouver ainsi mon dévouement à l'œuvre nouvelle. Je suis heureux aussi que M. Pottier m'autorise à publier par la même occasion le vase du Louvre, et je le remercie une fois de plus de cette marque d'amitié libérale.

On ne doit pas s'étonner qu'une trouvaille de vases très soignés ait été faite à Archena.

D'abord cette ville est située près de Murcie, et la région de Murcie semble bien avoir été dans l'antiquité, comme elle est encore de nos jours, un

grand centre de fabrication de vases. De plus, la très vieille renommée de ses eaux sulfureuses (aujourd'hui encore plus de 6000 malades fréquentent annuellement Baños de Archena) attirait assurément, même avant l'époque romaine, un grand nombre de visiteurs, et la ville devait être abondamment peuplée. On y a trouvé d'ailleurs, au cours des temps, pas mal de débris et de souvenirs de l'antiquité. Voici comment en parle Ceán-Bermúdez (1) :

« Archena, villa en la vega del reino y partido de Murcia, cerca del río Segura y de Orihuela. Llamáronla los romanos *Argilla*, según algunos, y pertenecía á la región de los *bastitanos* (2). Permanecen en ella vestigios muy señalados de su antigua población y de sus termas, como son fuertes paredones de argamasa, restos de un castillo de la misma materia, bases de columnas de piedra muy parecida al granito, y trozos de las que sostuvieron las termas ú otro edificio público. Se encontraron en su terreno monedas imperiales, como una de Tiberio, acuñada en Segobriga, jarros de barro ligeros, firmes y delgados como un cartón, pichelos verdes y amarillos de lo mismo, con cuello y asas elegantes. En uno se figuraba una liebre corriendo, acosada de un perro, en otro el ápice y demás signos pontificios; y trozos de platos, tazas, ánforas, urnas y lucernas, todos marcados con las cifras siguientes de los alfareros saguntinos :

M MEN C.M N LUCE OF.MRRA O.LMATE

No hace muchos años que se desenterró, en el baño que llaman de los Hombres, una lápida que decía, en substancia, que « *Cajo Cornelio Carito y Lucio Hejo Labeon, duumviros, restablecieron los baños por decreto de los decuriones.* »

Cette inscription porte au second volume du *Corpus* (Supplément) le numéro 3541. Il s'en trouve deux autres au même recueil, dont l'une provient aussi des bains, « *en los cimientos del manantial* » (n° 3542), et l'autre (n° 3543) a été trouvée près d'Archena, *en la falda del monte de plomo, oriente del Segura, en un grande peñasco que hace frente al río*. Toutes les deux sont du reste sans importance.

*
* *

On vient de voir que le *barro saguntino* était très en faveur à Archena; mais il ne semble pas que l'on y ait jamais recueilli d'autres vases ibériques que ceux qui m'occupent.

J'ignore les circonstances de leur découverte, et je n'ai pas qualité pour parler des pièces de la collection totale que j'ai seulement vues sans pouvoir les étudier.

Mais j'ai sur les deux exemplaires de Barcelone et sur celui de Paris des

(1) *Sumario de las Antigüedades romanas que hay en España*, p. 48.

(2) Bermúdez se trompe certainement ici, et a mal copié quelque note. Il a mis sans doute *Argilla* pour *Arcilacis*, transcription latine du nom grec *Arkilakis*, que Ptolomée donne à deux villes ibériques, l'une située chez les Bastitans (II, 6, 61), l'autre en Bétique (II, 4, 11). Ce n'est que de la première qu'il saurait être question ici, mais rien n'est moins sûr que cette identification.

détails précis qui me permettent de les décrire; je les avais d'ailleurs tenus entre les mains pendant quelques instants chez M. Vives, à Madrid.

1° MUSÉE DE BARCELONE.-Grande urne, haute de 39 centimètres (Fig. 1, n° 2). Elle a été brisée et recollée. L'embouchure et le col sont plus larges que le pied, et à peine moins larges que la panse; un peu au-dessous du rebord viennent s'appliquer deux anses formées chacune d'une bandelette d'argile ondulée, ce qui lui donne trois points de contact avec le vase.

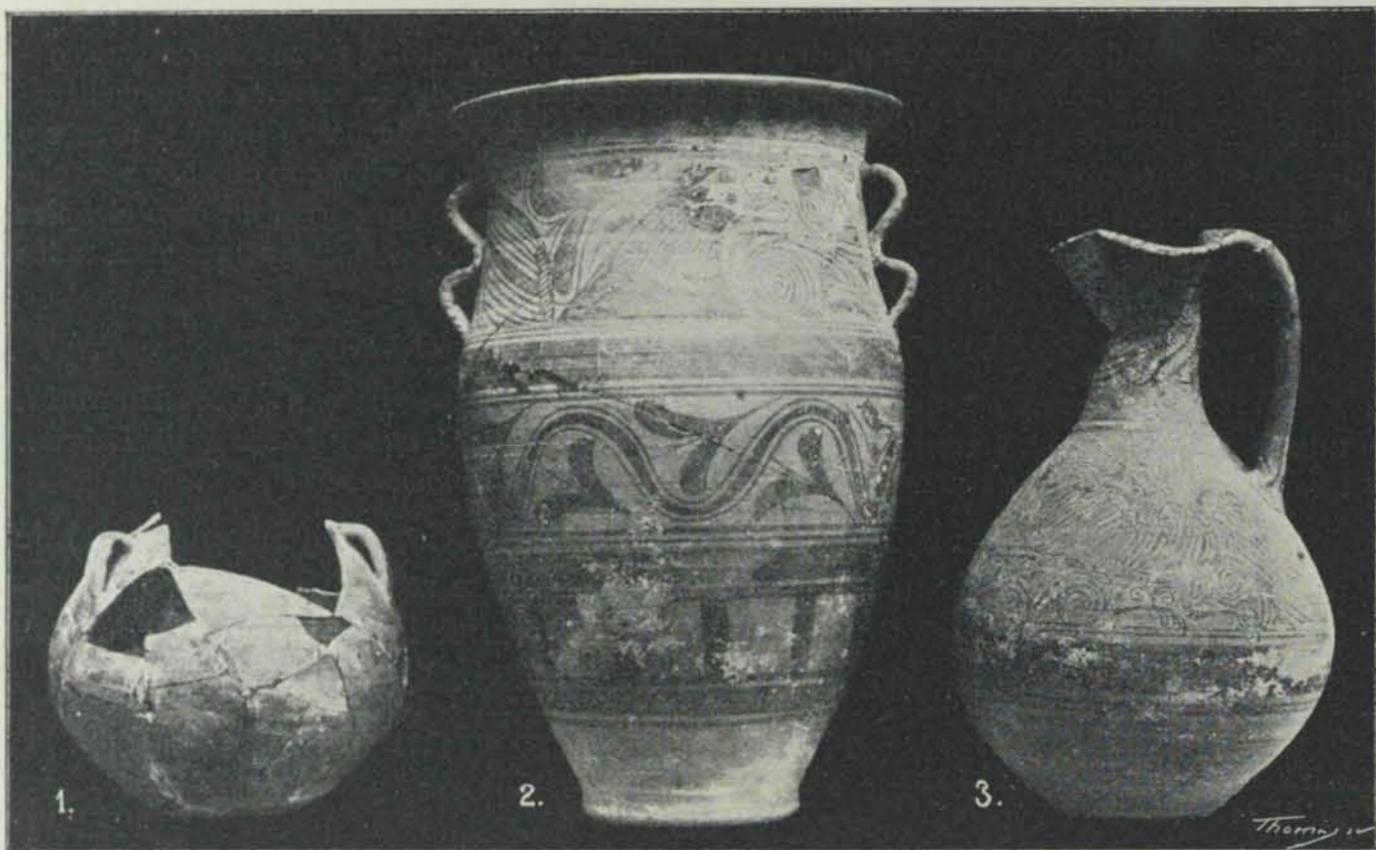


Fig. 1. - Vases ibériques. Musée de Barcelone.

Sur toute la surface, excepté près de la base, se développe par zones une riche décoration : 1° une bande unie autour de l'ouverture, sous le rebord; 2° Jusqu'au renflement maximum de la panse, d'une anse à l'autre et sur toute la hauteur de ces anses, deux tableaux oblongs. Sur l'un sont représentés la tête et le cou d'un loup qui ouvre sa gueule garnie de crocs aigus et darde sa langue longue et mince; devant lui se trouve une plante à tiges enroulées sur elles-mêmes, et par derrière une aile d'oiseau dressée entre deux fleurons destinés à combler les vides. L'autre tableau nous montre un ornement végétal du même genre, encadré à droite par une ligne d'S couchées, superposées verticalement, et un rectangle où s'inscrit une sorte d'X de style mi-linéaire mi-floral (Fig. 2). 3° Un bandeau tout uni, souligné deux

fois, sépare cette zone de celle qui décore la panse même, et où l'on voit trois lignes parallèlement ondulées (celle du milieu est plus large), et dans les creux, de part et d'autre, des feuilles ressemblant aux piques de nos cartes à jouer, mais plus légères. Cette zone est bordée par en bas de cinq bandes circulaires, une large entre quatre minces; 4° Une troisième zone, qui s'arrête à une dernière série de bandes tout près du fond, est formée tout simplement de bandelettes verticales divisant le champ en tableaux ou métopes sans décor.



Fig. 2. - Vase n° 2 : Urne ibérique. Musée de Barcelone.

2° MUSÉE DE BARCELONE. - Œnochoé, haute de 31 centimètres, dont le col et l'embouchure sont malheureusement brisés; on a pu recoller quelques morceaux, mais il manque encore tout le bec et le côté droit. L'anse est elle-même brisée et rajustée au vase. Mais tout le corps est intact (Fig. 1, n° 3).

Sur la partie conservée du col sont peints le cou et l'aile d'un oiseau dont la tête a été emportée, et, devant l'oiseau, contre l'anse, une belle spirale en forme d'S flanquée d'ornements floraux stylisés. Dans le champ, pour remplir les vides, sont semés des rinceaux ou des feuilles et des fleurettes.

La panse est aux trois quarts remplie par un oiseau à longue petite tête et à long bec pointu, devant un carnassier qui le poursuit en bondissant. L'animal chasseur a la tête d'un chien ou d'un loup, les mâchoires ouvertes garnies de crocs, la langue dardée hors de la gueule; son corps est svelte comme celui d'un levrier, ses pattes sont fines et sa queue mince, en fouet. L'oiseau vole, le loup se précipite à travers des ornements variés. Sous les corps, au-dessus des corps, entre les pattes, entre les têtes, entre les ailes, partout où les images des animaux laissent du vide, le dessinateur a disposé des rinceaux et des volutes, des hélices simples ou groupées, ou opposées, ou adossées, avec des tiges et des vrilles, des feuilles allongées ou dessinées en cœurs ou en têtes de piques. C'est le triomphe de la décoration touffue (Fig. 3 et 4).

Au-dessous de cette zone ornementée courent simplement deux lignes fines qui semblent supporter les sujets, et plus bas, jusqu'au pied de l'œnochoé, des bandes circulaires plus ou moins larges.

3° LOUVRE (A M 1329).—C'est aussi une œnochoé, mais de forme exceptionnelle; si le bec est trilobé, à la mode ordinaire, la panse a l'aspect d'une pyxis cylindrique que l'épaule surmontée du col recouvre à la façon d'un couvercle débordant. Sur cette



Fig. 3. — Vase n° 3 : Œnochoé ibérique. Musée de Barcelone.

panse le décorateur n'a tracé que des bandeaux circulaires, et, tout à la base qui fait rebord saillant, une ligne de dents espacées. Sur le col on ne voit que des anneaux du même genre, mais plus étroits. Mais sur l'épaule, à l'opposé de l'anse, on voit un élégant système d'accolades horizontales renversées, issues l'une de l'autre; cela ressemble aux feuilles de certains lys. De part et d'autre de cet ornement est une grande S aux têtes enroulées en spirales, avec adjonction, dans l'écoinçon formé par la tige et la plus grosse volute, de feuilles longues et souples développées en éventail.

Le peintre a tracé ces ornements d'une main légère, sans recherche, appuyant plus ou moins le pinceau, ce qui, joint aux hasards de la cuisson, a donné des noirs plus ou moins

épais, qui, ainsi que me l'a écrit M. E. Pottier, en certaines parties restent opaques, en d'autres sont dilués et tournent au jaune brun.

Sauf la différence du motif, où n'apparaît pas la figure animale, le vase du Louvre est bien de même fabrique que ceux de Barcelone, et de la plupart de ceux d'Elche, car tous ceux-là donnent lieu, en ce qui concerne les variations de nuances de la peinture, aux mêmes observations (Fig. 5).

On a vu tout de suite la parenté qui unit les deux vases du Musée Municipal. Cependant je dois signaler plusieurs différences très importantes qui ont frappé de bons observateurs. Le premier vase, a-t-on bien voulu m'écrire, « n'a pas la fracture aussi vraisemblable que le second »; de plus la sur-

face en est plus polie, l'émail plus brillant. Au contraire, «la couleur du dessin, de l'émail, et aussi de la terre est moins foncée, moins rouge» que dans l'œnochoé. De plus «le vase n'a pas le bel aspect d'authenticité de l'autre».

L'urne serait-elle donc une pièce fausse? Voici plusieurs observations qui me paraissent intéressantes pour la solution du problème.

D'abord cette forme d'urne allongée ne m'était pas encore connue; elle semble étrangère à la céramique de la série à laquelle l'ustensile se rapporte par sa décoration, mais ce ne serait là qu'un élément secondaire d'appréciation, vu la rareté des pièces jusqu'ici retrouvées complètes. En second lieu, sur la photographie que j'ai sous les yeux, une des anses semble très mal se relier, à sa partie inférieure, à la panse de l'urne. Il est vrai qu'elle a été recollée et que, même si le vase est antique, elle a été certainement façonnée à part et adaptée après coup.

De plus, tandis que sur l'œnochoé toutes les parties peintes ont été comme encrassées par un dépôt calcaire que l'on ne peut gratter sans enlever la couleur mal incorporée à l'argile (c'est un phénomène que j'ai très souvent observé et signalé), les dessins sont ici très nets, sans aucun dépôt ni aucune éraillure, ce qui est surprenant si les deux vases sont de la même fabrique, comme le dessin l'indiquerait, et ont séjourné à peu près le même temps dans la même terre⁽¹⁾. Je dois dire encore que je comprends mal, dans la première zone, l'union d'une tête de loup avec un cou qui est plutôt celui d'un oiseau

(1) Ce que je dis de l'œnochoé de Barcelone est également vrai de celle du Louvre; mais celle de Barcelone est néanmoins un peu mieux préservée de la gangue calcaire.



Fig. 4. - Vase n° 3. (Enochoé ibérique. Musée de Barcelone.)

que celui d'un quadrupède, et avec une aile. Enfin la zone centrale, décorée d'une ligne ondulée et de feuilles, est très gauchement agencée. Les tiges des feuilles sont piquées droites sur le méandre au lieu de s'y relier

par une courbe ingénieuse naissant du méandre lui-même, comme sur tous les autres tessons où se trouve un ornement similaire.

Cela dit, je n'oserais pas, avant un examen direct et méticuleux, affirmer que l'urne n'est pas antique, d'autant qu'aucun des détails que j'ai notés par prudence ne donne un argument décisif, et que l'impression d'ensemble reste, en somme, excellente.

Peu importe d'ailleurs. En ce qui concerne les œnochoés le doute est impossible, et ce que nous avons à en dire s'applique aussi bien à l'urne, si elle est authentique.

D'abord, on voit tout de suite que l'œnochoé de Barcelone, pour commencer par elle, se rattache à une série dont surtout se sont retrouvés des spécimens à Elche, et qui proviennent presque assurément de la même fabrique.



Fig. 5. - Vase A M 1329. Musée du Louvre.

Nous connaissons le carnassier par de nombreuses images analogues, dont voici l'énumération :

1° *Essai*, II, pl. I; fig. 181, 182.

2° E. Albertini, *Fouilles d'Elche* (*Bulletin Hispanique*, 1906-1907), pl. VI, 36, 37, 38, 39, 40; VII, 42, 43, 44, 47 (?); VIII, 56.

Le museau, les dents, la langue, les oreilles, les yeux, les plis de la peau et les poils moirés de l'encolure sont exprimés de la même manière, par des lignes blanches, des quadrillages et des imbrications semblables à des écailles. Le corps est identique, d'aspect héraldique.

L'oiseau est le même que nous avons vu :

1° *Essai*, II, pl. I, et fig. 181, 182, 183 et suivantes.

2° *Fouilles d'Elche*, pl. III, 2, 3, 4, 5, 7, 9, 11; IV, 12, 13, 14, 15, 17, 19, 21; V, 29; VI, 34.

Il a le même bec, le même œil, le même corps où les plumes sont par places dessinées en écailles, comme les poils des carnassiers, les mêmes ailes figurées de même, les mêmes pattes à quatre ou cinq doigts.

Quant aux accessoires qui meublent le fond entre les animaux, ils nous sont familiers, et point n'est besoin d'énumérer les tessons d'Elche ou d'ailleurs où se voient les tiges retournées en vrilles et en spirales, les feuilles souples, telles les feuilles d'iris, et les feuilles pointues variant de la forme en cœur à la forme en tête de flèche ou de pique.

De même, à la naissance des rinceaux, nous retrouvons sans étonnement ces sortes de poches quadrillées, peut-être des boutons de fleurs ou des bourgeons, ornement qui s'est perpétué depuis des temps très lointains, car j'en ai relevé des exemplaires sur des vases certainement très anciens de Meca, dans la région du Cerro de los Santos, et dont l'origine semble bien, d'après de récentes découvertes de M. J. Arthur Evans en Crète, remonter à l'âge égéen.

Ainsi donc il est nécessaire d'admettre que l'œnochoé du Musée Municipal appartient à la série de vases que j'ai caractérisée en ces termes : *Poterie à décor animal avec persistance d'importants éléments linéaires et floraux*, et que M. Albertini a étudiée après ses fouilles de 1905. Le caractère principal de la peinture de ces vases est, avec l'intérêt que le décorateur porte à la figure des êtres vivants, son goût pour la stylisation à outrance et la convention, et aussi, car ceci découle de cela, son parti pris routinier, et son dédain de la nature fidèlement observée. Il n'y a plus à insister sur ces particularités qui servent à déterminer la place de l'œnochoé de Barcelone et des vases analogues à la fin du développement de la céramique ibérique.

Pour ce qui est de l'œnochoé du Louvre, il n'y a que deux mots à en dire. Bien que le décor ne contienne pas d'image d'oiseau ni de quadrupède ou d'animal quelconque, mais seulement une plante stylisée et des spirales fleuries de rinceaux, elle appartient par la facture et par le style à la même série et à la même époque que la précédente. Malgré leur routine, et leur peu de souci de l'invention, les peintres gardaient cependant une assez grande liberté pour choisir et associer les divers motifs de leurs albums, si j'ose dire, et il est tout simple que plus d'une fois, même lorsque les images d'animaux fantastiques ou réels étaient le plus en vogue, tel ou tel décorateur se soit contenté de dessiner ici ou là exclusivement des plantes ou des rinceaux. Or les ornements de ce type figurés sur les tessons illicitans, en particulier sur les fragments publiés par M. Albertini, sont très nombreux.

*
**

Je ne crois pas qu'il y ait lieu, à propos de ces beaux vases, de refaire toute l'histoire de la céramique indigène en Espagne, puisqu'ils ne font en somme que nous montrer des exemplaires plus complets et par suite plus intéressants d'un style déjà bien connu. J'aime mieux insister sur deux points.

D'abord sur la diffusion de cette céramique, que les fabricants de la région d'Elche en aient exporté les produits, ou qu'ils en aient simplement propagé les thèmes décoratifs. Dans les fouilles de Numance se sont trouvés des tessons de cette série, en même temps que de séries plus anciennes. Il en est entré récemment un spécimen au Musée de Barcelone. A côté des vases d'Archena on en peut voir un qui a été trouvé à *l'Aigueta*, près de Figueras, et qui est de grand intérêt (Fig. 1, n° 1) (1).

C'est une sorte de pot surbaissé (il n'est haut que de 17 centimètres) et ventru, à large ouverture. On l'a recueilli en morceaux, et il a été impossible de le reconstituer en entier. La surface en a pas mal souffert.

Tel qu'il est, on voit qu'il avait trois petites anses verticales, et qu'il était



Fig. 6. - Vase ibérique n° 1. Musée de Barcelone.

décoré, au-dessus d'une bande circulaire ornée d'une ligne régulièrement brisée, de motifs de même style que la grande œnochoé. Entre les anses se trouvent trois tableaux : sur l'un est peint un motif géométrique; sur le second il y a deux spirales groupées chacune avec des feuilles et des bourgeons; sur la troisième, où était figuré un protome d'oiseau, il reste le cou et la moitié d'une aile, la seule du reste qui ait été figurée (Fig. 6).

Si je ne m'abuse, le décor de cette urne rentre très nettement dans la même série que ceux des œnochoés; mais pourtant elle ne me paraît pas de même fabrique, d'abord parce que la forme, un peu massive, du vase à trois anses a quelque chose de plus ancien, d'archaïque, pour ainsi dire; ensuite parce que le cou

(1) On m'annonce que ce même Musée en a reçu de nouveaux exemplaires très importants, et inédits, provenant d'une collection particulière de Saragosse. (Fouilles de la Zaida : P. Gil y Gil.)

de l'oiseau et son aile me semblent placés et dessinés avec moins d'adresse, comme par un ouvrier dont la main hésite en retraçant un motif dont il ne possède pas très nettement la tradition; enfin parce que je ne me souviens pas d'avoir encore vu de spirales exactement fleuries comme celles-ci. Le contour en est d'ailleurs d'une heureuse élégance.

Je ne me plaindrai pas, du reste, si des trouvailles nouvelles prouvent que l'urne n'est pas isolée au milieu des fragments de céramique rouge sagon-tine et de céramique noire à palmettes parmi lesquels elle a été recueillie à l'Aigueta, mais qu'elle provient d'une fabrique établie plus au Nord, dont les produits, imités de ceux de l'Ibérie du Sud-Est, étaient répandus dans la région de Barcelone.

Cela dit, je pourrais conclure. Mais il est une discussion qui peut renaître à propos de ces vases, et que je ne puis éviter.

Au revers des photographies qui m'ont été aimablement envoyées, les vases du Musée de Barcelone sont qualifiés de *Pseudo-mycéniens*. C'est donc que quelques personnes adoptent les conclusions que M. Louis Siret a formulées dans un important article publié par l'*Anthropologie* sous ce titre : *A propos de poteries pseudo-ibériques*⁽¹⁾, article où, réfutant mes idées et mes théories, l'auteur veut prouver que la céramique que j'appelle ibérique n'est pas ibérique, mais plutôt carthaginoise, et qu'il n'en faut pas chercher l'origine, comme j'ai essayé de le faire, dans la céramique mycénienne. Déjà dans une revue savante de Barcelone où j'ai eu l'honneur de collaborer, la *Revista de la Asociación artístico-arqueológica barcelonesa*, l'illustre D. M. R. de Berlanga, qui n'aime pas les Ibères, ni les *ibérolâtres*, m'avait fort malmené sur ce point, et avait, par d'autres raisons, soutenu la même thèse qu'a reprise M. L. Siret⁽²⁾. J'ai répondu dans la même Revue, qui m'a donné l'hospitalité la plus courtoise⁽³⁾. Sans doute cette réponse, en particulier en ce qui concerne la céramique, aura paru trop sommaire. J'ai été plus précis et plus abondant en répondant à M. Siret dans l'*Anthropologie*⁽⁴⁾, et M. Siret a répondu tout aussitôt à ma réponse⁽⁵⁾; comme cette revue très spéciale n'est peut-être pas très répandue en Espagne, je crois bien faire en reproduisant ici quelques passages de ma réfutation. J'y ajouterai entre crochets quelques observations complémentaires, comme il convient après la réplique de M. Siret.

La céramique que j'appelle ibérique mérite-t-elle cette épithète, oui ou non? Je réponds :

«... Pour avoir le droit de revendiquer ces poteries pour la fabrication carthaginoise,

(1) T. XVIII, p. 277.

(2) Numéros 44 et suivants, *Malaca*, passim.

(3) Numéro 51, p. 314.

(4) T. XVIII, p. 619 et suivants.

(5) T. XXIX, p. 88, *Nouvelle note sur la céramique ibérique. — Réponse de M. Siret aux observations de M. Pierre Paris.*

il faudrait en avoir trouvé d'identiques à Carthage même ou en pays carthaginois, je dis absolument identiques, pour la technique du vase, pour la technique et le type de la décoration. Or je ne crois pas que le fait se soit jamais produit. Il serait inadmissible que l'on trouvât à pleins tombereaux les débris de vases importés, comme à l'Amarejo, Meca, Elche, Monteagudo, Numance, surtout Almedinilla, j'ajoute Montlaurès, que l'on est historiquement en droit de rattacher à l'Espagne, et qu'on n'en trouvât pas un seul, comme c'est le cas, dans le pays des prétendus fabricants exportateurs.

[M. Siret, qui veut bien me tenir au courant de ses recherches et de ses découvertes, m'a écrit qu'il a vu récemment à Carthage beaucoup de fragments de vases analogues aux tessons géométriques que je prétends ibériques. Mon argument perd donc une partie de sa force, et je l'avoue franchement, tout en faisant des réserves, car ces fragments carthaginois étant inédits, je ne puis les juger par moi-même et d'ailleurs ils ont bien pu être importés en Afrique, ou, si l'on veut, rapportés d'Espagne à Carthage, comme je le dis plus loin, et c'est ce qui expliquerait que l'on en trouve beaucoup plus en Espagne qu'en Afrique.]

Comment expliquer d'autre part des faits comme ceux-ci? A Osuna M. Engel et moi avons trouvé deux tombeaux où il n'y avait que des objets carthaginois, dont une coupe brisée, de type et de décor très particuliers, ce qui prouve bien que les Carthaginois étaient venus jusqu'à Osuna; et cependant, dans nos fouilles, nous n'avons pas ramassé un seul fragment de vase de notre type ibérique. De même dans son exploration des nécropoles des Alcores, M. Bonsor a recueilli un très petit nombre de tessons ibériques, aux lieux où les objets puniques avaient été importés en grande quantité. Il est illogique, dans ces conditions, d'attribuer la poterie litigieuse aux Carthaginois...

[J'ajoute, et ceci est d'intérêt capital, que M. Roman, dont on connaît l'admirable découverte des antiquités puniques d'Ibiza, n'a recueilli, dans ses fouilles si abondantes, que de très menus débris — et même des débris douteux — de ces poteries que M. Siret soutient être puniques. C'est une constatation qui a la plus grande importance, étant donné qu'Ibiza a été de très bonne heure et est restée pendant des siècles un comptoir carthaginois, ou plutôt une colonie pure de Carthage. De plus, cette céramique est très abondante à Numance, et les soldats de Scipion en ont fait, comme les Numantins, un grand usage. Est-ce donc qu'ils s'approvisionnaient alors à des marchands carthaginois? Il est plus naturel d'admettre qu'ils se les procuraient sur place, dans les ateliers ou les boutiques indigènes.]

J'en reviens par force à cette affirmation : Nulle part, en aucun pays, à aucune époque [sauf à Carthage, et je ne sais pas au juste dans quelles conditions], on n'a recueilli les spécimens d'une céramique quelconque qu'un archéologue exercé puisse confondre avec celle que je nomme ibérique. Celle-là a sa technique, ses formes, sa décoration, inspirées ou non de techniques, de formes, de décorations étrangères, mais néanmoins nettement déterminées et, en un sens, originales; elle a son histoire bien à elle, indépendante de celle des autres céramiques. Elle est répandue dans toute l'Espagne, il ne faut pas craindre de l'affirmer depuis les découvertes de Numance [et de l'Aigueta], et hors d'Espagne on ne la signale pour le moment qu'en deux gisements très spéciaux, à Montlaurès et à Baou-Roux, en Provence. Ne sont-ce point là toutes les conditions requises pour que j'aie le droit de l'étudier comme indigène en Espagne, ou ibérique?

Que si même on en trouvait en Afrique ou ailleurs quelque dépôt, je crois que j'aurais le droit, à moins de circonstances spéciales, de dire que ce sont les Ibères qui en ont été les importateurs, soit directement, car eux aussi, ne fût-ce qu'à titre excep-

tionnel, ont bien pu naviguer et faire du commerce maritime, soit par l'intermédiaire de courtiers phéniciens ou grecs (1).

... J'estime qu'ayant insisté, et insistant encore sur l'originalité de cette céramique, qui n'est ni égyptienne, ni minoenne ou mycénienne, ni phénicienne, ni chypriote, ni grecque, ni étrusque, ni carthaginoise, et ne peut être qu'ibérique; mais concédant d'ailleurs qu'elle a pu subir et a subi en effet diverses influences venues de l'étranger, j'estime que j'ai d'un seul coup détruit la force de tous les arguments secondaires de M. Siret.»

Reste maintenant la question d'origine, ou pour mieux dire d'influence mycénienne sur les débuts de la céramique ibérique. Voici, en ses traits principaux, ma défense :

Après avoir rappelé le classement que j'ai proposé de la céramique ibérique dans les catégories suivantes :

1° Un style purement géométrique, où les lignes droites et ondulées et les cercles ou segments de cercles concentriques tiennent la plus grande place;

2° Un style plus libre, où le décor floral se joint à un géométrique moins monotone, et dont les spécimens se rencontrent un peu partout, mais surtout dans les vieilles stations de Meca et de l'Amarejo;

3° Un style beaucoup plus savant, où se mélangent les motifs linéaires et floraux, où dominent la spirale et le rinceau;

4° Un style où l'animal et l'homme tiennent la place principale, style de stylisation à outrance;

Après, dis-je, avoir établi ces catégories,

«..... en ce qui concerne la première, je puis admettre, si l'on veut, que le décor linéaire qui la caractérise n'est pas emprunté à un art antérieur ou voisin, qu'il est spontané. Tout a été dit sur l'unité d'inspiration des peuples primitifs. Mettons, sans en être absolument convaincu, que le géométrique espagnol a été inventé en Espagne.

[Je puis même me mettre à peu près d'accord avec M. Siret, et reconnaître qu'il y a au moins quelques présomptions pour que ce style ait été porté en Espagne par le commerce punique, puisqu'il me concède que chez les Carthaginois eux-mêmes ce style tire son origine de l'art mycénien. Je lui saurai même gré, s'il y arrive, de démontrer que les intermédiaires entre le monde mycénien et l'Ibérie furent, en ce qui concerne cette industrie spéciale, les Carthaginois et non simplement un des peuples compris dans la dénomination un peu générale de *Phéniciens*.]

Pour la seconde série, j'ai peine, en toute conscience, à ne pas songer à l'art mycénien, et je suis étonné que des rapprochements que j'ai établis entre des tessons de l'Amarejo, par exemple, et des tessons trouvés par Schliemann, n'aient pas plus frappé M. Siret. Son objection : *que les éléments décoratifs qui ont de l'analogie avec ceux de Mycènes, se retrouvent aussi dans les antiquités classiques, notamment à Carthage, et que l'hypothèse mycénienne est inutile, reste trop générale, et ne porte pas, en présence d'un emprunt manifeste comme celui que j'ai signalé, deux spirales opposées de chacune*

(1) J'ai dit plus haut qu'en fait ce dépôt a été retrouvé à Carthage.

desquelles sort un corps d'escargot (1), car il ne peut être question, dans ce cas, d'une rencontre fortuite.

Venons à la troisième série. Le style est plus savant et plus libre, je l'ai dit. Est-ce par hasard que les spirales des figures 169, 170, 171, 172 de mon livre, évoquent les spirales mycéniques? Peut-être. Mais que dire de ce que le dessin de la figure 170 (œnochoé de Meca), avec sa poche quadrillée si particulière, se retrouve sur un vase minoen (de technique d'ailleurs très différente) que voulait bien me montrer tout récemment M. Evans?

Enfin la quatrième série semble assurément assez éloignée de Mycènes, malgré certains rapprochements que j'ai pu faire sans rien forcer. Mais on y retrouve textuellement les motifs de la seconde série et de la troisième, et cela suffit pour que l'on soit en droit d'en rattacher les vases à la même origine décorative.»

[En ce qui concerne ces dernières séries, M. Siret me fait une grande concession, et la résume ainsi : «Je suis tout disposé à concéder aux Espagnols devenus Carthaginois une partie des œuvres que M. Paris a étudiées.» Mais je demande plus, et je ne vois aucune raison de faire intervenir, à propos de cette céramique à décor surtout floral et animal, les Carthaginois, chez qui, jusqu'à nouvel ordre, je ne connais rien de tel.]

Cependant, si, sur ce point comme sur le premier, je persiste dans mon opinion, ce n'est pas que je me fasse illusion sur de très graves objections que suscite l'hypothèse mycénienne.

«M. Siret en soulève une fort importante. Il croit pouvoir établir qu'une première fois, à la fin du Néolithique, les Phéniciens introduisirent en Espagne une poterie à peintures rouges; mais «entre le Néolithique et les colonies grecques et puniques se place une longue période où les caractères de la céramique sont tout à fait anti-orientaux, de couleur sombre, sans peinture»; il fallut la colonisation carthaginoise pour importer de nouveau la poterie de caractère oriental. Et s'il en fut ainsi, cela n'est point très favorable à l'hypothèse mycénienne. M. Pottier, d'autre part, a bien voulu me soumettre une difficulté qui se rattache peut-être à la précédente. La céramique d'Espagne est en somme assez récente. Même avec les plus anciens vases de l'Amarejo et de Meca ont été trouvés des débris de vases grecs à figures rouges; et sous l'Empire romain encore on employait des ustensiles de très anciens modèles. Comment, avec l'hypothèse mycénienne, à plus forte raison minoenne, expliquer ces dates tardives? Comment admettre, à des siècles peut-être d'intervalle, une influence industrielle à longue distance?

Certainement il y a là un point obscur, un problème qui n'est pas près d'être résolu.»

Quoi qu'il en soit de cette polémique tout amicale et courtoise entre M. Siret et moi, et d'une discussion d'où je désire que jaillisse un peu plus de lumière, l'œnochoé et la grande cruche du Musée de Barcelone sont actuellement les deux plus beaux exemplaires connus des vases non grecs trouvés en Espagne. Il m'a semblé que je ne pouvais apporter trop de soin à les décrire et à les juger, et aussi à en défendre l'origine espagnole, car s'ils sont vraiment ibériques, comme je l'affirme, le prix n'en est-il pas doublé pour le beau Musée qui les possède?

(1) *Essai*, II, fig. 131, 132, 133, 134.